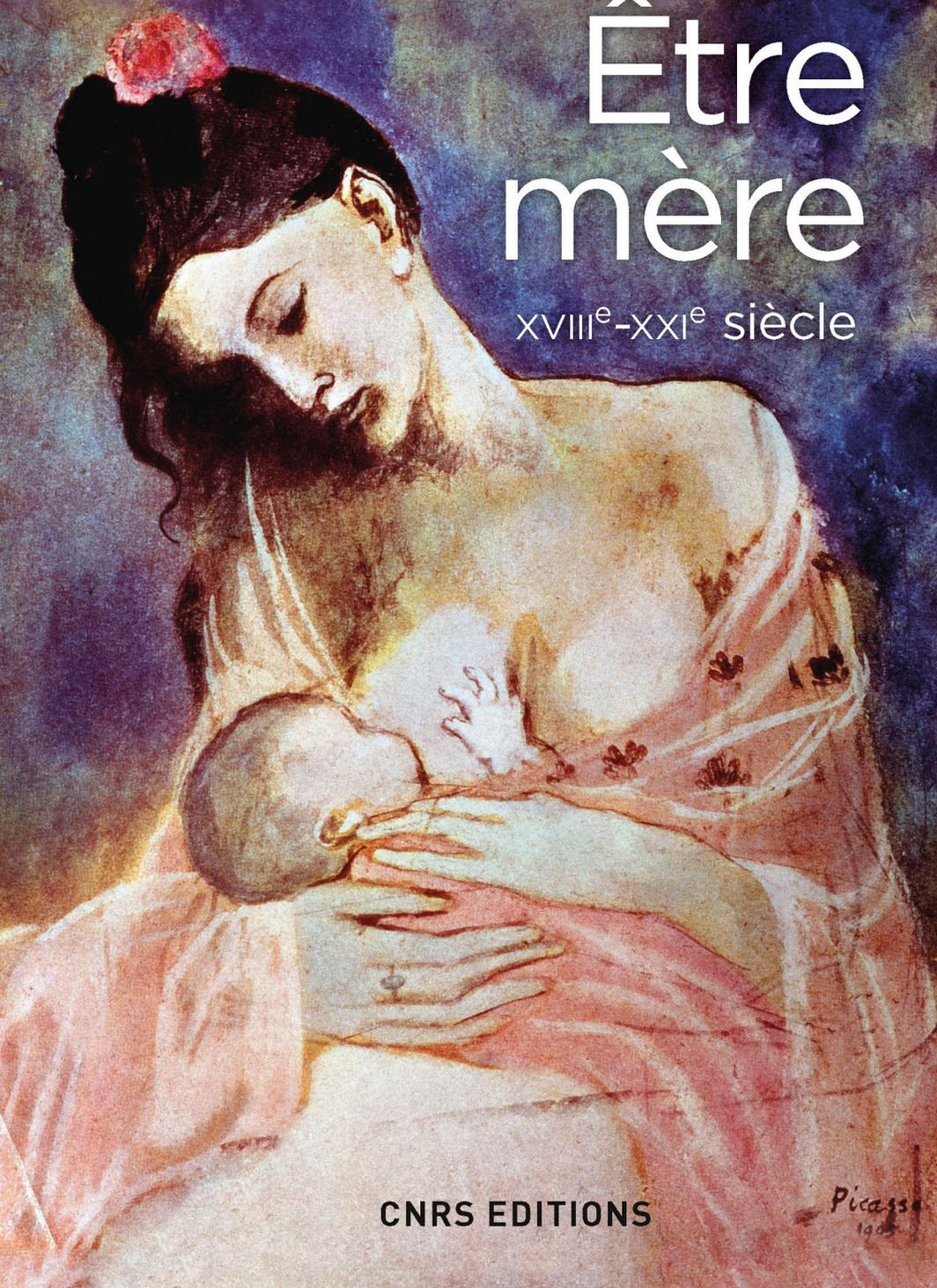


PATRICIA MÉNISSIER

Être mère

XVIII^e-XXI^e siècle



CNRS EDITIONS

Picasso
1905

Présentation de l'éditeur

La mère est une femme qui a mis un enfant au monde : telle en est la définition minimale et purement biologique. En effet, si la maternité a pu être vécue, ou présentée, comme un destin, une vocation, voire une fatalité, les découvertes scientifiques autant que l'évolution des mœurs et les transformations de la société en font une capacité propre à la femme, capacité qu'elle pourra sans doute choisir d'exercer, mais qui ne l'oblige en rien. Support d'un imaginaire qui a nourri la littérature et les arts, la mère est une figure construite historiquement et sociologiquement.



C'est l'ordre chronologique qu'a choisi Patricia Ménissier pour saisir cette figure centrale de l'imaginaire européen : du XVIII^e siècle, période charnière où le statut de la femme et la question de l'éducation sont débattus, à nos jours, où la maternité prend de multiples formes. Autant de tentatives de rapprochement et de dissociation entre deux identités, celle de la femme et celle de la mère, longtemps confondues et qui tendent à se distinguer de plus en plus.

Saisir les diverses actualisations de la figure maternelle, et mesurer les conséquences de ces bouleversements sur les représentations et la place des mères dans la société actuelle, tel est le propos de ce livre qui ouvre sur une définition plurielle de la mère et de l'« être mère » aujourd'hui.

Patricia Ménissier, spécialiste de la littérature du XVIII^e siècle, est l'auteur d'une thèse intitulée Les amies de Voltaire dans la correspondance (2007). Ses travaux portent sur l'histoire culturelle.

Patricia Ménissier

Être mère

XVIII^e siècle-XXI^e siècle

Institut Pierre Mendès France

CNRS ÉDITIONS

15, rue Malebranche – 75005 Paris

Ouvrage publié sous la direction
de Guy Stavridès

© CNRS ÉDITIONS, Paris, 2016
ISBN : 978-2-271-09207-6

*À la présence, aimante, bienveillante ou encore attentive,
de tous ceux sans qui rien ne saurait advenir.*

« Il n'existe pas d'"instinct" maternel : le mot ne s'applique en aucun cas à l'espèce humaine. L'attitude de la mère est définie par l'ensemble de sa situation et par la manière dont elle l'assume. »

Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe*, tome I, p. 510

Introduction

Tenter de définir ce qu'est une mère relève tout à la fois de l'évidence et de l'exercice périlleux. De l'évidence d'abord, parce que, d'une époque à l'autre, le mot « mère » reçoit sans surprise une définition stable. Pour le *Dictionnaire* de Furetière, imprimé en 1690, aussi bien que pour le *Dictionnaire* de l'Académie Française (9^e édition), paru trois siècles plus tard, en 2000, une mère est une femme qui a mis un enfant au monde. Là s'arrête l'évidence, car les explications qui accompagnent cette définition montrent à quel point les perceptions sont susceptibles de varier, ouvrant de multiples possibilités d'appréhension de l'expérience de la maternité. Si l'exigence lexicographique oblige très tôt les rédacteurs à indiquer que le nombre d'enfants peut être variable, « un ou plusieurs », ce sont surtout les verbes destinés à préciser la relation entre la mère et l'enfant qui attirent l'attention. La mère est certes celle qui donne naissance, mais elle est aussi celle qui « élève ou a élevé » (*Trésor de la langue française*, 1980-), permettant d'induire une continuité dans le rôle et le statut, qui va bien au-delà de la fonction exercée pour une durée déterminée : une mère ne cesse jamais d'être mère. À la définition biologique s'ajoute donc également une composante sociale. Les années 2000 voient néanmoins apparaître dans le sillage de ces deux conceptions une association verbale qui marque un infléchissement notable. Une mère est une femme qui a conçu et porte un enfant. Pour bien saisir la portée de cette

association lexicale, il faut revenir aux définitions. Concevoir, pour une femme, c'est « former dans son utérus un enfant par la conjonction d'un ovule et d'un spermatozoïde » ; porter cet enfant, c'est mener la grossesse jusqu'à son terme. On le voit, les dictionnaires se font avec ces termes l'écho de la difficulté, à partir des années 2000, à simplement définir la mère par l'accouchement et soulignent, s'il en était besoin, qu'il existe de nouvelles formes de maternité, qui trouvent à s'exprimer dans les expressions de « mère de substitution », « mère d'emprunt », « mère porteuse », ou encore « mère d'accueil ».

C'est que, dans les dernières décennies, à la maternité naturelle s'est peu à peu associée la notion de maternité de culture : les femmes ne sont plus vouées à devenir mère, ce dont les dictionnaires rendent parfaitement compte à partir des années 1980. À la définition de la femme, qui était celle de Furetière à la fin du XVII^e siècle comme « celle qui conçoit et porte les enfants dans son ventre », viennent désormais s'opposer des représentations bien différentes :

Être humain du sexe féminin qui élabore les ovules, conçoit et enfante, par opposition à l'homme, être humain du sexe masculin qui féconde les ovules ou procréé (*Trésor de la langue française*, 1980).

Être humain appartenant au sexe féminin **capable de** [*nous soulignons*] concevoir les enfants à partir d'un ovule fécondé (*Grand Robert de la Langue française*, 1990).

Être humain défini par ses caractères sexuels, **qui lui permettent de** [*nous soulignons*] concevoir et de mettre au monde des enfants (*Dictionnaire de l'Académie*, 2000-).

Être humain de sexe féminin lorsque son âge permet d'envisager sa sexualité (par oppos. à *enfant*), et, le plus souvent, après la nubilité et l'âge adulte, sociologiquement lié à l'âge où le mariage est possible (par oppos. à *fille*) (*Le Petit Robert*, 2013).

Si la maternité avait pu être vécue, ou présentée, comme un destin, une vocation, voire une fatalité, les découvertes scientifiques autant que l'évolution des mœurs et les transformations de la société en font une capacité propre à la femme, capacité

qu'elle pourra sans doute choisir d'exercer, mais qui ne l'oblige en rien. Le *Trésor de la langue française* fait ainsi se succéder dans l'article qu'il consacre à la définition de la femme les expressions « instinct maternel de la femme » ; « femme qui ne veut pas d'enfants » ; « femme sans mari et sans fils » ; « femme sans enfants ». De l'obligation à la possibilité d'être mère, tel est l'itinéraire suivi par les femmes durant les dernières décennies, qui contribue à rendre particulièrement délicate l'appréhension du statut et de la fonction de mère.

Les avancées scientifiques ainsi que les dispositions juridiques et politiques les plus récentes autorisent en outre de nouveaux questionnements autour de la définition de ce qu'est une mère et orientent la question dans des perspectives éthiques et philosophiques. La question des utérus artificiels, des mères de substitution d'une part, les débats suscités autour de l'homoparentalité d'autre part conduisent à repenser les modèles et à interroger les définitions jusque-là admises pour en éprouver la validité. Dans ce contexte, trois femmes au moins pourraient ainsi prétendre, dans un premier temps, à l'appellation de mère : celle qui éprouve le désir d'enfant et initie en quelque sorte sa venue au monde, celle qui apporte l'ovule et de ce fait lègue un patrimoine génétique et enfin celle qui porte le fœtus et accouche. Sans parler de celle qui pourrait être amenée à élever l'enfant, dans le cas où les trois précédentes se trouveraient dans l'impossibilité de le faire : mère adoptive, belle-mère, ou même encore conjoint du même sexe dans le cas d'un couple homosexuel.

À la question de savoir ce que c'est qu'être mère, la réponse est donc loin d'être simple. De multiples paramètres se conjuguent dans les définitions qui sont données de la fonction, du statut et dans les représentations. De l'évidence à la complexité, il se trouve qu'être mère, ce n'est pas la même chose selon l'endroit et le temps. Comme l'écrit Yvonne Knibiehler, pionnière des recherches sur la maternité : « La fonction maternelle chez les humains n'a rien de naturel ; elle est toujours et partout une construction sociale, définie et organisée par des normes, selon les besoins d'une population donnée à une époque donnée de son histoire (*Maternité, affaire privée, affaire publique*, 2001). »

Facteurs historiques, sociologiques, juridiques, religieux, politiques, philosophiques, éthiques s'entrecroisent pour forger la figure complexe de la maternité que nous nous proposons d'explorer dans cet ouvrage.

Les travaux sur la question sont évidemment légion, abordant le sujet sous des angles multiples. On trouvera donc dans ce livre une approche qui prendra l'espace français comme point d'ancre sans s'interdire, à titre de comparaison, quelques échappées vers d'autres pays ou d'autres cultures afin de mettre à jour les phénomènes de construction, déconstruction, reconstruction de la figure maternelle dans notre société depuis l'époque moderne jusqu'à nos jours. Débuter l'enquête à l'époque classique permet de saisir la fonction maternelle en un temps où, globalement fixée depuis plusieurs siècles dans le prolongement des représentations antiques et judéo-chrétiennes, elle subit non seulement des infléchissements majeurs, mais commence également, et c'est un fait inédit, à devenir objet d'étude et de réflexion. C'est en effet à la charnière du XVII^e et du XVIII^e siècles que s'observe un tournant dans la perception de la maternité. Les débats sur le statut de la femme d'une part et sur l'éducation d'autre part qui agitent cette période trouvent un prolongement dans la question de la relation de la mère à son enfant, provoquant un infléchissement des valeurs et des attentes de la société à l'égard des femmes s'agissant des liens qu'elles créent et entretiennent avec leurs enfants. C'est ce basculement que nous voudrions saisir comme point de départ d'une évolution et d'un questionnement, qui ne cessera plus de hanter la société, sur ce que c'est qu'être une mère. De ce point de vue, l'ouvrage ignore volontairement toute l'approche psychologique du devenir mère et de l'être mère, que l'on trouve volontiers développée dans un grand nombre d'ouvrages à partir des années 60 et 70 pour adopter une perspective essentiellement historique et sociale avec pour fil conducteur une question fondamentale, celle de la relation qui s'établit entre l'identité propre, intrinsèque, fondamentale des femmes et celle qui naît de leur accès à la maternité. Être mère, est-ce accéder à une autre dimension de soi ou renoncer à exister en tant que soi et perdre de ce fait son identité individuelle ? Les femmes n'ont pas toujours eu la maîtrise de la réponse à

cette question et tout l'intérêt de la perspective historique et sociale est de montrer comment l'État, ou plus généralement le pouvoir, la société, la religion, la plupart du temps incarnés par des hommes, ont voulu apporter leurs propres réponses, avant que les mouvements féministes ne fassent entendre la voix des femmes.

Si la production des enfants est bien communément admise comme l'apanage des femmes, c'est une prérogative qui a conduit à faire du statut de mère un enjeu de pouvoir, qui compte pour beaucoup dans les variations de définition et de statut que la mère a connues au cours des siècles. Support d'un imaginaire qui fera l'objet du premier chapitre autour des personnages maternels qui ont marqué la littérature, la mère est aussi une figure construite historiquement et sociologiquement, ce qui nous conduira à lire cette histoire, dans une perspective résolument chronologique, comme celle de multiples tentatives de rapprochement et de dissociation entre deux identités, celle de la femme et celle de la mère, longtemps confondues et qui tendent à se distinguer de plus en plus. Il s'agit par ce biais de saisir les diverses actualisations de la figure maternelle depuis le XVIII^e siècle telle qu'elle a été amenée à se définir sous l'impulsion et par le jeu de discours ou de volontés dont il faudra identifier les origines et les motivations. Ce parcours nous conduira à mesurer les conséquences de ces bouleversements sur les représentations et la place des mères dans la société actuelle. L'évolution de la conception de la maternité en relation avec l'évolution des mœurs et de la société conduit en effet à une définition plurielle de la mère et de l'être mère aujourd'hui, ce qui implique que l'on s'intéresse aux visages actuels de la maternité non sans mettre ces constats en relation avec les situations passées.

Chapitre 1

MÈRES DE FICTION

La mère est une figure que la société a construite, presque créée, à force de vouloir la placer, depuis le XVIII^e siècle, sous le signe de l'idéalisation. Pour les fidèles, la figure mariale est présentée dans toute sa gloire comme l'idéal à atteindre. Pour le reste, le discours des politiques, des scientifiques, des médecins, des intellectuels a contribué à forger un mythe maternel, qui désignait à l'attention de tous, hommes et femmes, ce qu'être mère voulait dire. De ce point de vue, on peut se demander ce que la littérature ou les arts en général peuvent bien avoir à ajouter à un visage, on le verra plus loin, déjà bien travaillé. Pour autant, la mère est une figure omniprésente de la création artistique et littéraire. A-t-elle nécessairement à voir avec les représentations que la société nous a laissées ? Sans doute, les visages maternels se comprennent-ils bien souvent en écho aux conceptions exprimées par une époque sur le sujet et, pour le coup, l'art est bien, selon l'expression consacrée, un miroir que l'on promène le long du chemin. Il faudra néanmoins s'interroger sur la part de création propre à chacun pour concevoir à la fois le rôle et la portée de ces mères de fiction. Dans une interview accordée en 1994 pour *Le Matricule des Anges*, l'auteur de *La Part Manquante*, Christian Bobin, déclarait à propos de la place de la mère dans son œuvre : « Mais plus profondément, quand je parle des mères, de la mère, comme si c'était une entité qui traverse toutes les cultures, je pense à un point commun, un point divin où la société renonce, s'arrête pour un temps, et

il y a une personne qui prend le relais. Et qui a des trouvailles de cœur et d'intelligence inépuisables. Toutes sont comme ça. Quand je parle de la mère qui traverse les phrases comme une souveraine, avec une longue traînée d'encre et de lumière, quand je fais des petites enluminures autour de la mère, c'est aussi la mienne. Mais pas uniquement. Parce que la mienne, j'ai peu de souvenirs. Elle est vivante, elle est toujours là, elle n'habite pas très loin d'ici d'ailleurs, mes parents habitent l'immeuble à côté, mais j'ai peu de souvenirs. Je ne sais pas ce qu'elle a fait avec moi. Je pense qu'elle a dû être insensée. Pour m'amener des dizaines d'années après, à parler des mères comme ça, elle a dû être complètement démente. Démente d'amour. M'envelopper, me baigner dans une affection, un attachement insensés. Il s'agit donc d'elle. Mais plus simplement aussi de jeunes femmes que je regarde avec leurs enfants. Le passé est ameuté, ressuscité par le présent. Mais c'est quand même du présent avant tout dont je parle. Même quand je me tourne en arrière, c'est le présent que je vois. » Ainsi placée à la croisée des souvenirs du créateur, de son regard sur la société actuelle et de son imaginaire, comment la mère de fiction intervient-elle dans l'économie globale des textes ? Que nous disent ces textes de la relation qu'elle entretient avec son enfant et dans quelle mesure la littérature parvient-elle à (re)donner la parole aux mères ?

1. Construire le personnage de la mère

À l'ombre du père ?

Longtemps, la société a placé les femmes et donc les mères dans la dépendance de leurs époux. La littérature est-elle en mesure d'offrir une perspective différente et de s'affranchir de la réalité de la condition maternelle ? Incontestablement, la mère est un personnage bien représenté dans la littérature française et ce, dès le Moyen Âge. D. Desclais Berkvam estime qu'elle est présente dans 80 % des textes médiévaux et qu'elle est par ailleurs susceptible de concentrer sur elle une partie de l'action

dramatique. Quoi qu'il en soit, le statut de la maternité apparaît relativement ambigu, dans la mesure où il n'est pas forcément le signe d'une valorisation sociale, quand bien même la maternité trouverait à s'accomplir dans le mariage. Les trois degrés de perfection de la femme s'incarnent dans les vierges, les veuves et en dernière instance dans les femmes mariées, et on ne peut ignorer que durant tout le XII^e et le XIII^e siècle, on honorait les saintes qui avaient abandonné leurs enfants pour se consacrer à Dieu. La mère est dès lors construite dans une dimension personnelle, familiale et sociale conditionnée par le postulat selon lequel la femme a pour vocation de devenir mère, ce qui laisse peu de place à la création d'un personnage hors du commun.

Un aspect intéressant de la littérature médiévale tient dans la place qu'elle réserve aux mères célibataires. Vilipendées dans la société, elles échappent à la censure des textes, où leur situation trouve plusieurs explications : à côté de jeunes filles séduites qui vont devoir supporter le regard de la société, on rencontre des femmes qui ont fait le choix de rester célibataires ou qui ont voulu choisir le père de leur enfant, comme dans le lai de *Milon* raconté par Marie de France : une jeune fille, tombée amoureuse de Milon sur sa réputation, donne naissance dans le plus grand secret à un garçon, qu'elle confie aussitôt à sa sœur, mariée, qui élève l'enfant comme son propre fils avant de lui apprendre le secret de sa naissance. Il faut reconnaître que dès le XIII^e siècle la situation de ces filles-mères ne trouvait plus de francs détracteurs à partir du moment où elle ne reposait pas sur une mésalliance, car le phénomène trouvait à s'exprimer jusque dans les milieux les plus nobles de la société. On aurait néanmoins tort de croire à une libéralisation excessive. Les couples illégitimes sont la plupart du temps privés de descendance dans la littérature médiévale, ce qui est une façon d'escamoter les maternités hors mariage. Dans *Milon*, l'éloignement du fils à peine né empêche que l'héroïne ne soit perçue en tant que mère et, pendant vingt ans, Milon et son amie continueront à se voir dans le plus grand secret sans qu'un nouvel enfant ne vienne entraver leur amour, ce qui souligne à quel point la première naissance s'apparente à un élément déclencheur plus qu'elle ne correspond à la volonté d'explorer une thématique liée à la

maternité. Lorsque la maternité survient néanmoins, il n'est en revanche pas rare que l'enfant né dans ces circonstances soit considéré comme un être exceptionnel. Le fils de Milon est ainsi appelé « Incomparable » en vertu de ses nombreux exploits. De la même façon, Galaad, le seul chevalier, au terme de la quête, à pouvoir contempler les mystères célestes à l'intérieur du Graal, est le fils de Lancelot et d'Ellan, la jeune fille vierge qui portait le Graal lors de ses apparitions au château du Roi Pêcheur. Conçu au cours d'une nuit où Lancelot, victime d'un enchantement, prend Ellan pour la reine Guenièvre, Galaad, en dépit des circonstances adultérines de sa naissance, représente la perfection chevaleresque et spirituelle que ni Lancelot ni Perceval, pour des raisons diverses, n'avaient su incarner. Dans ces conditions, il semble bien que la maternité soit moins conçue comme un caractère permettant l'évolution d'un personnage et son approfondissement que comme un ressort dramatique.

De ce fait, lorsque la lumière est portée sur les mères dans les romans médiévaux, il s'agit surtout pour elles de jouer un rôle particulier dans l'économie narrative. L'expression maternelle peut être liée à un mouvement affectif, qui renvoie à la *mater dolorosa* ou à la vierge de tendresse, qui commence à se répandre dans la statuaire de l'époque. Le discours maternel est alors empreint d'émotion, où dominant l'asyndète, différentes modalités expressives, une gestuelle et le renvoi systématique au lien charnel qui unit la mère à l'enfant (voir sur ce sujet l'enquête de Danièle James-Raoul, « Les discours des mères. Aperçus dans les romans et lais du XII^e et XIII^e siècles »). Les interventions maternelles dans les romans renvoient également à un rôle d'éducation ou à une volonté de persuasion : dans les romans antiques, la mère peut jouer un rôle politique auprès de son fils, le roi, qu'elle conseille. Ainsi dans le *Roman de Thèbes*, Jocaste intervient-elle auprès de chacun de ses fils, Étéocle et Polynice, afin qu'ils mettent un terme à leur guerre fratricide. Mais il peut aussi s'agir d'influer sur la conduite de l'enfant, sur ses principes moraux ou religieux. Dans *Le Conte du Graal* de Chrétien de Troyes, la mère de Perceval s'adresse par exemple à son fils, au moment où il la quitte pour tenter de devenir chevalier, afin de l'inciter à porter assistance aux dames privés d'appui, à fré-

quenter les hommes de valeur et à prier : « Je veux vous donner, mon fils, un enseignement que vous auriez avantage à écouter avec attention ; et, si vous voulez bien le retenir, assurément vous vous en trouverez bien. » Enfin, la mère peut être investie d'un savoir quasi prophétique qu'elle révèle le moment venu à son enfant pour le conduire sur la voie d'un accomplissement, comme dans le lai de *Yonec*, lorsque la mère du héros révèle à son fils son histoire et les circonstances de sa naissance en présence d'une assemblée qui le reconnaîtra dès lors comme roi.

En dépit de prérogatives, qui sans doute peuvent être d'importance, force est cependant de constater que la présence maternelle, du Moyen Âge jusqu'à la seconde moitié du XVIII^e siècle, est en général inversement proportionnelle à celle des pères. Sans doute le poids de la religion chrétienne confère-t-il à la mère (émanation de la figure mariale) une majesté susceptible de lui offrir une place dans les textes, mais il s'agit d'une place bien comprise. Le discours des mères vient après celui des pères et lorsqu'il peut se déployer sans contrainte, c'est parce qu'il s'adresse à l'enfant, non au mari, avec lequel il ne peut prétendre rivaliser. Cette subordination du discours traverse d'ailleurs toutes les époques et se nourrit des conceptions d'une société donnée sur le primat de l'autorité masculine. Dans *La Nouvelle Héloïse*, le personnage de Julie, pour être prépondérant et représentatif d'un tournant dans la mise en œuvre de la mère au sein des œuvres de fiction, n'en marque pas moins clairement ses limites, lorsqu'il est question de son rôle dans l'éducation des enfants : « Je nourris des enfants et n'ai pas la présomption de vouloir former des hommes. [...] Je suis femme et mère, je sais me tenir à mon rang. Encore une fois, la fonction dont je suis chargée n'est pas d'élever mes fils, mais de les préparer pour être élevés » (V^e partie, lettre III). Si la mère qu'est devenue Julie apparaît en ce sens bien être la figure centrale du roman de Jean-Jacques, elle n'en exprime pas moins la conscience d'une place à respecter pour les mères, ce qu'illustre bien la manière dont la littérature, à différentes époques, confie volontiers les seconds rôles aux mères. Ainsi, dans *L'Enfant de sable* de Tahar Ben Jelloun, la mère se soumet aux conceptions patriarcales de son mari pour tout ce qui relève de la considération due à chacun des enfants de la famille.

De manière générale, il faut considérer que jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, la mère est une figure sacrifiée aux desseins de l'auteur, qui exploite volontiers le thème de l'orphelin(e). Il n'est qu'à observer les pièces de théâtre classiques, comiques autant que tragiques, où l'effacement des mères permet de créer des héros et des héroïnes livrées au bon vouloir de leur père ou de leur tuteur : Agnès dans *L'École des Femmes*, les enfants de *l'Avare* ou des *Fourberies de Scapin*, ceux du *Jeu de l'amour et du hasard*, Rosine dans *Le Barbier de Séville* sont privés de mère, ce qui a pour conséquence de les amener à trouver dans les valets ou les servantes des confidents bien propres à la comédie et de permettre la construction d'une intrigue dramatique centrée sur les moyens d'échapper à une autorité paternelle abusive ou déviante. Lorsque les pères sont dotés de femmes, il s'agit de secondes épouses, dont l'intervention dans l'histoire n'a de ce fait rien à voir avec la problématique maternelle. Le relief de Béline dans *Le Malade imaginaire* tient précisément dans le fait qu'elle n'entretient avec Argan et ses enfants qu'une relation intéressée, finalement dévoilée à la fin de la pièce. Quant à Elmire, dans *Tartuffe*, la première scène souligne d'emblée le contraste qu'elle présente avec la première épouse d'Orgon, cette « défunte mère » si opportunément disparue, parce qu'elle permet d'une part à Molière de mettre en scène le personnage de la servante Dorine en lieu et place de la confidente de l'ingénue et d'autre part de disposer avec Elmire d'un ressort supplémentaire dans la dénonciation du dévot, dont Elmire fait apparaître la sensualité coupable.

Pour exister sur la scène théâtrale aussi bien que romanesque de l'époque, les mères doivent donc être de préférence veuves ou, à tout le moins, confrontées à l'absence du père. C'est à la disparition d'Hector que l'on doit le sacrifice auquel Andromaque, victime du chantage de Pyrrhus, se prépare : elle épousera son vainqueur avant de se donner la mort pour sauver son fils : « Il est du sang d'Hector, mais il en est le reste ; / Et pour ce reste enfin, j'ai moi-même, en un jour, / Sacrifié mon sang, ma haine et mon amour » (Acte IV, scène I). C'est, quelques siècles plus tard, l'assassinat d'Agamemnon par son épouse, Clytemnestre, qui conduit à l'affrontement entre la mère et sa fille, Electre,

Table des matières

Introduction	11
Chapitre 1 : Mères de fiction	17
Construire le personnage de la mère.	18
De la mère aimante à la mère coupable	32
La parole aux mères.	47
Chapitre 2 : Identité de femme, identité de mère . . .	67
L'exaltation de la vocation maternelle de la femme. . .	68
L'impact de l'industrie et des guerres	86
De révolution en révolution : des droits pour la maternité au droit à la maternité	97
Quel avenir pour la maternité ?	107
Chapitre 3 : Être mère dans la société :	
une donnée à géométrie variable	115
Les multiples visages de la mère aujourd'hui	116
Mères et travailleuses : l'impossible équation ? . . .	143
De nouvelles mères ?	161
Conclusion	179
Bibliographie	185
Glossaire	197

Retrouvez tous les ouvrages de CNRS Éditions sur notre site
www.cnrseditions.fr